

## Les grandes vacances de Nabokov

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

La maison de campagne de Pierre le Grand se nommait Monplaisir ; l'œuvre de Nabokov ouvre sur la littérature et ses jardins. L'auteur n'oublie pas que l'heure présente est à la joie, notion nietzschéenne et «claudélienne», ou au bonheur, idéal socialiste ; le plaisir, lui, garde l'odeur d'un flacon débouché. Tant pis et tant mieux.

Cet accent mis sur le plaisir ne devra pas faire grincer les dents ; hommage aux couleurs de la vie et à l'amour qui lui est dû (personne n'a su parler des fillettes, ni les aimer, comme Nabokov), c'est l'ancien hédonisme d'Epicure, pour qui l'idéal est de boire sans jamais étancher, ou plutôt de façon à augmenter sa soif, par souci de rester prêt à se pencher toujours plus avidement sur toute source nouvelle. *Il m'avait suffi*, écrit Nabokov, *du reflet sur le trottoir d'une devanture de confiserie, j'écrasais mon nez contre la vitre qui me séparait de ces merveilles. Non qu'elles me fissent vraiment envie. J'adorais en elles un signe. Quel signe ?*

Nabokov est naturellement l'auteur de *Lolita*, livre inhabituel et intelligent, auquel échut un début malheureux, publicitaire, à relent de scandale. C'était un roman intégralement, irrémédiablement passionnel, genre tombé aujourd'hui en désuétude. Pour atteindre un résultat d'une ingénuité aussi tapageuse, Nabokov avait choisi avec un naturel habile la voix directe et mortelle : un ton désespéré et immonde et philologiquement concentré.

L'amour de Humbert Humbert est un véritable amour ; il arbore même l'étendard jadis illustre et désormais défraîchi de la passion fatale. Dévoué à sa tâche de dégradation héroïque, Humbert Humbert se plie à une initiation négative sur les traces d'une Isolde de bas étage, âgée de douze ans et nourrie de chocolat et de lollipops.

### En perpétuel mouvement

De 1899 à 1977, quel voyage. La Russie, la Suisse, l'Angleterre (Cambridge où il parfait ses connaissances d'anglais), l'Allemagne (Berlin avec sa femme et son fils, alors que hurle à ses oreilles la voix d'un dictateur du Neandertal). Paris et sa faune émigrée, les Etats-Unis, et la Suisse à nouveau où il chasse le papillon et goûte le repos tranquille des palaces, la surface unie d'une piscine, sous le soleil de midi, sous un scintillement qui lui permet de démêler l'écheveau d'une pensée qui s'enfuit et qui revient. Changement racial de monde, deux guerres, une révolution, et, cas unique de virtuosité : transformation positive de langue. Destruction, transplantation, continuité. Comment et pourquoi a-t-il survécu et vaincu ?

*Durant l'été 1953, dans un ranch du Midwest, dans une maison louée à Ashland, Oregon, et dans divers motels de l'Arizona, j'ai trouvé le moyen, tout en chassant les papillons et en écrivant «Lolita» et «Prine», de traduire en russe*

«*Speak memory*» ; cette remise en forme, en anglais, d'une remise en forme, en russe, de ce qui avait été au départ une restitution en anglais de souvenirs russes, s'est révélée être une besogne infernale, mais je me suis quelque peu consolé en me disant que de telles métamorphoses à répétition, familières aux papillons, n'avaient probablement encore été tentées par aucun humain.

C'est de cette macédoine qu'est fait l'un des plus beaux livres de souvenirs jamais écrits («*Rivages*», en français). Il faut en conseiller la lecture à tous ceux qui n'ont de Nabokov qu'une vision exagérée, tronquée, désorientée par une personnalité hautement légère et insaisissable, aux antipodes des engagements de notre siècle.

## Papillons, papillons

Ce siècle était lourd. Nabokov eut contre lui les fascistes russes qui assassinèrent son père à Berlin, les nazis qui déportèrent son frère cadet, les communistes naturellement, les émigrés qui le jalourent, les démocrates qui le prennent pour un aristocrate méprisant, les écrivains réalistes, naturalistes et pornographes qui le jugent trop élitaire, les professeurs et les universitaires qui s'imaginent que la littérature peut s'enseigner, et, bien entendu, les deux vulgates, marxiste et psychanalytique, pour qui la littérature est essentiellement le véhicule d'une névrose, alors qu'elle ne commence sa danse que là où la psychologie finit.

Le secret : l'enfance maintenue envers et contre tout. N'est-il pas ahurissant d'entendre un écrivain parler du *charme de notre parfaite entente*, à propos de son père ? Nabokov nous parle d'un noyau irradiant de joie, d'extase et de lévitation. Le jeu d'échecs et les papillons sont inscrits sur son blason comme un défi à tout esprit de groupe et de système, c'est-à-dire de domestication.

A ce niveau de l'art, la littérature n'a pas à se préoccuper de plaindre les opprimés ou de maudire les oppresseurs ; elle fait appel à ce puits secret de l'âme humaine où les ombres des autres mondes défilent comme les ombres des navires inconnus et silencieux.

Le temps pour lui est une série de contractions, l'espace un spasme. Ouvrir un livre de Nabokov, c'est laisser glisser le temps sous le ventre des cygnes et n'exister plus que par étourderie, comme un papillon. Hier, aujourd'hui, demain. Papillon, papillons, papillons. *Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lolita, ton corps est un arbre ailé d'oiseaux. Ton corps est un mince océan où nage un dieu ivre et content. Lolli-ta. Le bout de ma langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir à trois cogner contre les dents. Lo-li-ta. Un paradis est là qui coule entre mes doigts.*

Nabokov n'aimait qu'à jouer. Pour lui, les grandes vacances n'ont jamais cessé. Il fut un de ces élèves qui regardent par la fenêtre et ne sortent jamais de l'enfance. Un Ariel qui a plus d'un tour dans son sac et dont l'érudition ressemble parfois à de la poudre aux yeux. Cette espèce de Kafka, qui ne prend pas son labyrinthe au tragique et qui s'y perd et nous y perd à sa suite, avec délices, nous rappelle, malgré Freud, que la clef des songes ouvre encore sur le pays des merveilles.

G. J.

**Vladimir Nabokov**, *Œuvres romanesques complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris 1999, 1730 p.

**Nabokov**, *Nouvelles*, Laffont, Paris 1999, 780 p.

**Briand Boyd**, *Vladimir Nabokov, Les années américaines*, Gallimard, Paris, 826 p.

**Stacy Schiff**, *Vera Nabokov*, Grasset, Paris, 456 p.